

NOTICE SUR LES LIVRES DE JUSTE LIPSE

CONSERVÉS À LA BIBLIOTHÈQUE DE L'UNIVERSITÉ DE LEYDE

Les curateurs de l'Université de Leyde achetèrent en 1722 une grande partie de la bibliothèque de Juste Lipse, laquelle consistait en plusieurs manuscrits de valeur inégale et en un certain nombre d'éditions anciennes que Lipse avait annotées de sa propre main.

L'importance de cette collection ne pouvait échapper aux acquéreurs ; ils eurent soin de classer à la section des manuscrits de la grande bibliothèque hollandaise les volumes couverts de notes du célèbre humaniste, et nous avons récemment encore eu l'occasion de nous assurer du prix que l'on attache à leur possession¹.

Ces volumes de tout format sont en grande majorité des éditions d'écrivains anciens. Mentionnons aussi quelques traités scientifiques qui nous ont paru moins curieux et que nous avons laissés de côté.

Des recherches dans le genre de celles que nous entreprenons ici ont plus qu'une importance bibliographique. Elles peuvent éclairer d'un jour nouveau certains événements de la vie des grands humanistes ; elles mettent en lumière leurs idées et leurs tendances, ou elles évoquent le souvenir de leurs relations avec d'autres savants. En outre, au point de vue de l'histoire des lettres antiques, elles permettent de constater la notoriété acquise à un moment donné de la Renaissance par tels ou tels auteurs anciens ; elles apportent parfois des révélations inattendues sur l'histoire du texte de ces auteurs ou la classification de leurs manuscrits.

Il va sans dire que les manuscrits et les volumes de Lipse

1. Qu'il me soit permis de remercier MM. les docteurs de Vries et Slijper dont la bienveillance m'a permis de consulter et d'examiner à loisir ces précieux livres. — Pour la vente de la bibl. de Juste Lipse, voy. *Biographie nationale de Belgique*, t. XII, art. de L. Roersch, p. 286.

conservés à Leyde ne sont que les débris d'une bibliothèque qui a dû être considérable, encore qu'Aubertus Miraeus affirme qu'elle était remarquable non pas tant par le nombre des livres qui la composaient que par leur valeur¹. Ladite bibliothèque fut léguée à Guillaume de Greef, neveu de Juste Lipse, mais plusieurs manuscrits avaient été déjà offerts auparavant au collège des Jésuites à Louvain. Il est aussi hors de doute que les amis et élèves du maître recueillirent, de leur côté, leur modeste part d'héritage. Ainsi, pour ne citer qu'un fait, Erycius Puteanus avait en sa possession les notes critiques de Lipse sur Florus² et, en 1621, il écrivait encore à Geverhart Elmenhorst qu'il espérait lui envoyer le Tertullianus Lipsi, manuscrit ou édition de Tertullien autrefois aux mains de Lipse³.

La bibliothèque de Leyde d'ailleurs possède un Tacite annoté par Lipse qui lui est arrivé par une autre voie que la vente de 1722, car il figurait déjà dans le fonds primitif catalogué en 1716, soit six ans avant l'acquisition précitée. De plus, certains manuscrits collationnés par Lipse se sont perdus par la suite et la collection de Leyde n'en présente d'autres traces que quelques brèves indications relevées çà et là dans d'autres volumes. Aussi, la modeste étude que nous allons essayer n'est-elle qu'une préparation à des travaux plus vastes qui auraient pour objet de rechercher et d'identifier tous les manuscrits employés par Lipse dans ses éditions critiques ou ses leçons détachées publiées sous la forme de *Variae, antiquae, epistolicae quaestiones*.

Voici toujours, en attendant, quelques observations curieuses qui nous édifieront sur les procédés de travail de Juste Lipse.

Pour base de sa collation, Lipse prend une édition antérieure de l'auteur dont il veut établir le texte. En marge du volume, il inscrit au fur et à mesure les leçons du ou des manuscrits utilisés. Ordinairement, la leçon du codex est désignée par la lettre V. (vetus) à

1. *Vita Justi Lipsi*, dans *Opera omnia*, Vesaliae, 1675. t. I, p. 28.

2. *Erycii Puteani epistolarum apparatus novus et miscellaneus*, Cent. II, n° 5, lettre à P. Weynnsius.

3. Lettre inédite de Puteanus à Elmenhorst, conservée à Munich. Le Tertullien était aux mains de Woverius, l'exécuteur testamentaire de Lipse.— [Woverius paraît avoir conservé par devers lui plusieurs des mss. légués par Lipse aux Jésuites de Louvain. Voy. l'introduction de mon prochain *Catalogue des mss. de Lord Leicester*, à Holkham Hall. — L. D.].

laquelle s'ajoute rarement une indication plus précise. C'est une sigle très commode qu'un simple V. ; mais elle peut donner lieu à plus d'une supercherie, et je ne serais pas étonné que Lipse ait parfois introduit ses propres conjectures dans le texte comme des leçons véritables d'un *vetus* plus ou moins indéterminé. Sa loyauté n'était pas à l'abri de tout reproche et nous verrons plus loin qu'elle ne fut pas suspectée sans raison. Il est vrai que l'auteur indique ordinairement une conjecture par la lettre l. (*lege*), mais il ne se soumet pas rigoureusement à cette règle et la distinction entre leçons et conjectures devient impossible. Sans doute, on trouve dans des préfaces ou des avertissements au lecteur la nomenclature des manuscrits ou éditions dont s'est servi le critique, mais il faut bien le croire sur parole et il est impossible de vérifier ses assertions.

Un autre inconvénient résulte de la façon dont le texte est constitué. N'ayant souvent qu'une édition pour base, la recension est forcément incomplète ; elle ignore et omet d'autres éditions basées sur des manuscrits peut-être importants. C'est ainsi que Lipse, en publiant son Tacite en 1574, ne connaissait pas l'édition faite par Phil. Béroalde en 1515 à l'aide du *Mediceus*. Son prodigieux génie divinatoire suppléa sans doute à l'insuffisance des moyens diplomatiques dont il disposait. Mais quand il s'aperçut, avec surprise, de l'existence de cette édition partielle et de sa concordance avec son propre texte, il dut constater la supériorité du *Mediceus* sur ses *Vaticani* et se vit obligé de remanier son premier texte.

L'exégèse des auteurs donnera lieu à des remarques aussi intéressantes.

Voici comment Lipse procède généralement pour écrire le commentaire d'un écrivain antique. Il intercale entre les feuillets de son édition une page blanche et, chaque fois que se présente un mot, une phrase, une pensée à expliquer, il écrit l'interprétation en regard sur le feuillet blanc.

Mais comme les explications sont nombreuses et dépassent forcément le format du volume, il lui arrive d'écrire entre les lignes du texte et de bourrer pages et feuillets de cette écriture fine et nerveuse qui mettrait à rude épreuve la science du paléographe le plus consommé. Certains commentaires sur Tacite ou Sénèque, ses auteurs de prédilection, sont indéchiffrables.

Ces annotations interminables ne figurent pas tout au long dans

les éditions exégétiques de Tacite ou de Sénèque. Elles sont de premier jet et bien différentes des notes claires et lumineuses auxquelles Lipse nous a habitués.

Nous apprenons aussi comment l'humaniste formait son style. Il lisait la plume à la main, notait les expressions, s'essayait à imiter les tours et les phrases de son écrivain favori. Bien des pages bourrées de notes me paraissent des essais d'imitation. Lipse a travaillé spécialement Tacite, Sénèque, Apulée, auxquels il a emprunté ce style concis mais recherché qu'on appelle « lipsianisme ».

Parmi les autres prosateurs estimés du grand humaniste, il faut nommer Tite Live, dont les deux premiers livres sont accompagnés d'un commentaire et d'un résumé de sa main. Nous savons que Lipse eut l'intention de réunir en un vaste recueil tous les historiens romains, dans un texte qu'il voulait constituer lui-même et faire suivre d'un commentaire¹.

Les éditions de Tacite, de Suétone, de Velleius Paterculus et du premier livre de Tite Live sont donc les éléments de cette immense collection que la mort ne lui a pas permis d'achever. Les belles études de Lipse sur l'armée romaine, sur les machines de guerre, sur l'amphithéâtre, sur la grandeur de Rome, sur Vesta et les Vestales, etc., étaient destinées à l'interprétation de ces auteurs : elles étaient comme des flambeaux qui devaient éclairer de leur lumière toute la civilisation antique.

On remarquera aussi dans la liste ci-dessous la prédilection de Lipse pour les encyclopédistes et les représentants de l'érudition, Aulu-Gelle, Apulée, Nonius Marcellus, Festus. Cette attraction s'explique par l'idéal philosophique de la sagesse que Lipse et d'autres publicistes du siècle se proposaient. La sagesse qui embrasse dans sa conception toutes les branches du savoir humain devait se puiser principalement dans les auteurs qui traitaient des choses les plus variées, c'est-à-dire dans les philologues au sens antique du mot.

Parmi les poètes, Juvénal, Perse, Sénèque et Lucain étaient les

1. *J. Lipsi epistol. decades XIX*, Hardervici, 1621. Decas IV, n° 5. « In primis deliberavimus Historicos omnes ordine et in corpus redactos dare, tum facem adjungere iis illustrandis » (prid. non. sept. 1591). — N° 7 : « Si Deus biennii vitam dat, melius erit atque illustrius per me quidquid est veterum historiae scriptorum. Imo per facem nostram lux toti aevo prisco. » (3 kal. Octob. 1591).

écrivains préférés de Lipse. Le « stoïcien moderne » prisait fort les tirades éloquentes des tragédies de Sénèque, les déclamations d'un Perse, les indignations d'un Juvénal et d'un Lucain. Leur style oratoire et pompeux était un modèle sur lequel il calquait le sien. Ces réserves faites, constatons que la poésie latine ne tient guère dans le plan d'études de Juste Lipse le rang qu'y occupe la prose. Il a cependant écrit lui-même des poèmes qui ne sont pas sans valeur. Durant son séjour en Italie, il avait lu et étudié les trois élégiaques latins, Catulle, Tibulle et Properce ; mais à partir des *antiquae lectiones*, il semble les abandonner sans retour¹. Son programme d'éducation du jeune prince va jusqu'à proscrire la poésie comme indigne des occupations d'un homme sérieux².

Telles sont les considérations préliminaires que nous suggère l'examen des volumes dont nous allons dresser la liste. Témoins du travail énergique et infatigable d'un grand homme, ils nous parlent éloquemment de persévérance dans l'étude et de dévouement à la science, et ce n'est pas sans une certaine émotion respectueuse que l'on manie ces reliques d'une époque qui connut tant d'enthousiasme, tant de labeur et tant de génie.

A) Historiens.

758 G 26³. — *C. Julii Caesaris commentarii*, Anvers, Plantin, 1570, 8°.

César devait figurer dans le « corpus historicorum » dont nous avons parlé ci-dessus. Le texte est accompagné d'un commentaire manuscrit et de notes critiques prises sur plusieurs manuscrits désignés par la sigle W (*veteres*). La bibliothèque du Collège d'Artois à Louvain possédait un manuscrit de César, peut-être collationné par Lipse⁴. La date, 1570, de cette édition nous porte à croire que le jeune savant a commencé l'étude de César après son retour de

1. D'après F. de Reiffenberg (*De Justi Lipsi vita et scriptis*), le Commentaire de Juste Lipse sur Catulle, Tibulle et Properce parut en 1604 à Paris, mais en réalité cette édition ne contient que les notes de Lipse sur le *Pervigilium Veneris*. Voy. *Bibl. lipsienne*, III, p. 376.

2. *Notae ad libr. I Politic.*, éd. cit., p. 224.

3. Chaque numéro du catalogue porte la cote de la bibliothèque. Les éditions sont évidemment citées en abrégé.

4. *Epist. quaest.*, II, 2.

Rome, et, s'il était permis de faire une hypothèse, je penserais que cette étude n'a eu lieu qu'après la publication des *Antiquae lectiones* en 1575. On ne voit pas une seule correction au texte de César dans les *Variae* et les *Antiquae lectiones* et il est à peine fait allusion à cet historien dans les *Epistolicae quaestiones*. Ce n'est que dans *Electorum libri II* qu'apparaissent quelques conjectures. Si Lipse s'était occupé plus tôt de César, il n'est guère croyable qu'il n'eût point fait part de ses recherches dans les *variae* ou *antiquae lectiones*. Au surplus, l'étude des historiens est justement prépondérante entre 1570 et 1580 et il serait bien étonnant que cette coïncidence fût uniquement l'effet du hasard. En fait, Lipse mit la main à une édition des Commentaires publiée à Leyde en 1586.

Le texte est uniquement constitué par la conjecture, ce qui semble étrange après ce que nous avons dit plus haut de la sigle W, qu'on rencontre en marge de notre édition. Il est vrai que *veteres* peut désigner des éditions primitives ou antérieures¹.

758 F 27. — *C. Sallustii Crispi historiarum libri VI*, Anvers, édit. Carrion, Bellerus, 1573.

Texte sans commentaire, accompagné de quelques conjectures.

Lipse avait lu toutes les œuvres de Salluste, mais il n'a pas étudié cet auteur avec le même soin que d'autres historiens. (La concision du style lipsien que Ch. Nisard attribue en partie à l'influence de Salluste est due tout entière à Tacite.) L. Carrion recourut cependant aux conseils de son ami et lui soumit des textes embarrassants, avant l'élaboration de son édition².

761 F 1 et 2. — *C. Suetonii Tranquilli Vitae duodecim Caesarum*, éd. Pulmann, Anvers, 1574, 8°.

L'un des deux opuscules renferme le Commentaire, l'autre est couvert de variantes extraites du *Codex Suessionensis*. Ces leçons furent envoyées à Lipse par Jérôme Groslet. Le Suétone était prêt depuis longtemps et il fut sur le point d'être publié entre 1585 et 1590, mais notre savant, devancé par Laevinus Torrentius,

1. V. la *Bibliographie lips.*, t. III, p. 3 seq. La bibliothèque municipale d'Angers contient un manuscrit, cahier de cours peut-être, écrit par un élève du célèbre maître. Il est intitulé : *Justus Lipsius ad primum Commentarium Caesaris*, mais ne porte aucune date. Il est composé de 43 feuillets 4° et est coté n° 1374. L'écriture paraît du xvii^e siècle.

2. *Epistol. quaest.*, III, 5.

renonça généreusement à son projet¹. Les notes critiques ne parurent pas et restèrent inutilisées jusqu'à nos jours; mais le commentaire, inséré partiellement dans *Electorum lib. II*, parut dans sa totalité en 1610. Elles ont été reprises et examinées par L. Preud'homme dans son édition de Suétone parue en 1906.

762 B 4. — *C. Cornelii Taciti opera quae exstant*, éd. de Juste Lipse, Anvers, 1585, in-fol.

Exemplaire annoté de mains différentes. A l'intérieur se trouvent deux lettres intéressantes, l'une de Josias Mercier (Paris, XIV kal. April. 1581), l'autre d'un philologue que je crois être Jérôme Groslet, présentent des observations critiques sur le texte de Tacite.

L'intérêt porté par les savants à cette édition de Tacite, véritable monument littéraire du xvi^e siècle, est attesté par ces annotations multiples. Les lettres qui furent adressées à Lipse prouvent le soin qu'il avait mis à en rassembler les matériaux et à obtenir l'avis des érudits les plus sérieux sur les questions difficiles.

Nous savons qu'il reçut d'André Schott les variantes d'un manuscrit de Tolède². Érasme Neustetter lui avait procuré des notes extraites d'un manuscrit de Bamberg³ et il tenait de F. Modius une édition annotée par Rudolf Agricola.

760 G 9. — Autre édition lipsienne de Tacite, 1581, 4^o.

760 G 10. — *J. Lipsi curae secundae ad libr. I Annalium*.

L'opuscule n'est pas relié et ne contient pas de notes.

760 F 10. — Autre édition incomplète de Beatus Rhenanus.

Elle est couverte de notes de mains différentes, où on ne reconnaît pas l'écriture de Lipse. Elle semble avoir été prêtée par un de ses amis au savant belge, qui aura utilisé notes et remarques pour sa première édition de 1574.

760 F 11. — Édition lipsienne de 1574 (première), avec commentaire et conjectures nouvelles. Elle a servi de base à la réédition de 1581.

1. *Epist. cent. ad Germanos et Gallos*, 9. Simoni Toelmanno.

2. Ce manuscrit est peut-être le Toletanus qui contient la Germanic. Il est de médiocre importance. Cf. F. A. ABBOTT, *The Toledo manuscript of the Germania of Tacitus* (The Decennial publications of the Univ. of Chicago, 1 series, vol. VI, 1903).

3. Ce manuscrit est perdu. Comme il présentait des changements arbitraires de texte, sa disparition n'est pas à regretter (WÜNSCH, *Zur Textgeschichte der Germania*, *Hermes*, XXXII, 1897).

759 F 12. — *T. Livii Patavini historici primae decadis liber secundus*, Paris, Chr. Wechelus, 1533.

760 E 8. — *T. Livii Patavini primae decadis liber tertius*, avec annotations de B. Rhenanus et de P. Nannius, Louvain, Servatius Sassenus, 1545.

760 E 9. — *T. Livii tertiae decadis liber primus*, Paris, M. Vascosanus, 1543.

Un commentaire touffu, écrit sur les feuillets blancs qui séparent les pages et jusque dans les lignes du texte, remplit ces trois livres.

En marge, on lit les variantes extraites de plusieurs manuscrits sur lesquels Lipse ne nous donne que des indications très vagues.

Dans une lettre au hollandais Janus Douza (10 avril 1578)¹, il reconnaît avoir reçu deux manuscrits du célèbre Cujas qui lui a promis de plus de nouvelles notes. Mais auparavant, il fait mention dans les « *Epistolicae quaestiones* » d'un autre codex trouvé par hasard chez les bouquinistes et acquis à très bas prix. Ce manuscrit avait appartenu à Carolus Virulus².

De la comparaison du texte publié plus tard par Lipse et de ses leçons détachées avec plusieurs éditions antérieures, il résulte qu'un de ses manuscrits se rapproche très fort du Vossianus Secundus de la bibliothèque de Leyde; or le *Lovelianus tertius* est presque une copie de ce *Vossianus*.

D'autre part, le *Lovelianus primus* appartenait à Cujas qui l'envoya à son collègue belge³. De ces deux faits on peut déduire, semble-t-il, que les deux manuscrits de Cujas furent les *Loveliani primus* et *tertius*.

Quant au manuscrit antérieur à l'envoi de Cujas, il faut l'identifier sans doute avec le *Leidensis secundus* qui appartient à Lipse et fut acheté par Burmann pour la bibliothèque de Leyde⁴. Cette

1. *J. Lipsii epistolarum decades XIX*, Hardervici, 1621, 8°, dec. II, 3 : « Tamen incitant et excitant e somno hoc me Galli inter quos Cujacius etiam duos MSS. Livios ad me misit, auctor pergendi. » [Ces deux mss. font partie des *Loveliani* de Holkham Hall depuis le XVIII^e siècle. Voy. l'ouvrage cité ci-dessus p. 262, n. 3, et qui paraîtra prochainement. — L. D.]

2. *Biographie Nation.*, t. XII, p. 249.

3. Cf. Drakenborch, édition de Tite Live, vol. VII.

4. Ce manuscrit ne porte malheureusement pas de signature, mais il est détérioré, et rien n'empêche que le nom de Carolus Virulus se soit trouvé sur un des feuillets rognés.

série de manuscrits n'offre guère de valeur ; ils sont d'époque récente et leur texte présente de nombreuses interpolations.

Un passage des « *Antiquae lectiones* » nous permet de déterminer à peu près le moment où Lipse commença l'étude de Tite Live. Ce fut à Dôle, en 1570, avant son départ pour Vienne, qu'il copia quelques variantes d'un manuscrit de la bibliothèque de Besançon. Claude Chifflet lui en avait signalé l'existence¹. Depuis lors, le jeune savant continua à préparer peu à peu le nouveau texte et le commentaire. En 1579, il publia une édition critique du premier livre avec *variae lectiones*. Nous trouvons encore à la bibliothèque de Leyde son exemplaire annoté :

759 F. 11. — *Titi Livii Historiarum ab urbe condita liber primus*, Antverpiae, Plantin, 1579, 8°.

L'exemplaire est couvert d'un commentaire serré, illisible, jeté pêle-mêle avec des leçons critiques. La lecture a été reprise plusieurs fois, comme l'atteste la différence des écritures.

760 E. 10. — *Ejusd. lib. XXII*, Leyde, Raphelengius, 1589, 8°.

Commentaire et notes critiques.

Ces faits sont significatifs. Ils démontrent à l'évidence que Lipse n'a pas cessé d'étudier Tite Live et qu'il caressait réellement le projet d'en donner une édition critique et exégétique complète.

Il en avait déjà établi le texte dans le courant des années 1570 à 1580, car ses leçons et ses conjectures figurent en grande quantité dans les *Epistolicae quaestiones* (1577). Il s'est arrêté au livre huitième de la 3^e décade, à part quelques conjectures sur les livres subséquents. D'après le procédé suivi pour Tacite, le commentaire devait suivre le texte.

Les autres livres, sauf le XXI^e, ont disparu ou sont cachés dans quelque bibliothèque. Remarquons-le : Lipse par son génie divinatoire et malgré la médiocrité des instruments de travail dont il disposait, a reconstitué un texte relativement pur du livre premier de Tite-Live et fait des corrections désormais admises dans les livres subséquents².

Persuadé que les différents résumés de l'histoire romaine contri-

1. *Antiqua lect.*, I., 22.

2. Presque tous les modernes rendent hommage aux travaux de Lipse sur Tite Live : Hertz (1857), Weissenborn (1877 et 1899), Zingerlé (1883), Mueller (1882), Wöflin (1891).

Sur les notes de Lipse au XXI^e livre, voir BAUMGARTEN, CRUSIUS, *Memoria anniversaria dedicatae ante hos cclxxxiii annos scholae regiae afranae etc.* ; *Bibl. lips.* , xxii.

bueraient puissamment à l'intelligence de Tite Live, Lipse avait résolu de les réunir en un recueil qui servirait d'introduction à l'œuvre plus considérable du grand historien. C'est dans ce but qu'il préparait une édition de Florus et de Velleius Paterculus¹.

765 B. 14. — *Vellei Paterculi historiae romanae libri II*, s. l. n. d., 8°.

L'édition est lacérée en plusieurs endroits, les pages sont déchirées et intercalées dans un cahier de notes bourré de commentaires et semé de remarques critiques.

C'est probablement l'édition de Rhenanus qui a servi de base à l'édition lipsienne de 1591.

Je remarque en effet que Lipse raille fréquemment les observations de Beatus Rhenanus qu'il appelle « pater Rhenanus » dans les *Epistolicae quaestiones*².

Schweiger³ affirme que le texte de Juste Lipse est constitué par les variantes d'Alde Manuce et de Schegk ainsi que de ses propres conjectures. Dans l'exemplaire qui nous occupe, on lit la sigle V. qui à première vue désignerait un manuscrit et donnerait un démenti à l'assertion de Schweiger. Il n'en est rien : le V. désigne probablement une édition princeps (*vetus editio*)⁴, la *prima editio* mentionnée dans une lettre à Th. Canter⁵, ce qui donne raison à Schweiger.

Grâce à cette lettre, nous pouvons aussi déterminer le moment précis où Lipse commença ses travaux philologiques sur Velleius Paterculus. J'ai possédé, écrit-il, autrefois à Louvain la première édition de Velleius. Or, il n'est fait aucune mention de cet historien dans les *Antiquae et Variae lectiones*. C'est seulement dans les *Epistol. quaest.* qu'apparaissent quelques observations critiques. Il s'ensuit que Lipse ne s'occupait pas de Velleius avant l'année

1. « *Florum etiam paramus... Ego cogito et molior de his epitomis rei Romanae quia omnes eos jungere vellem et praemittere accuratae editioni nostrae livianae* ». *Epist. dec. XIIIX*, Acc. III. n° 6).

Je remarque que l'édition de Tacite de 1606 fut suivie en effet de Paterculus. Florus devait l'accompagner, mais la mort arrêta Lipse dans ses desseins (RUELENS, *Correspondance de Rubens*, Anvers, 1887, p. 287).

2. *Epistol. quaest.*, lib. III, 8.

3. SCHWEIGER, *Handbuch der classischen Bibliographie*, p. 1126.

4. *Epist. quaest.*, V, 11. Il l'appelle aussi *prisca editio*.

5. « *Habui olim primam editionem Lovanii, meliorem istis vulgatis, sed nunc desidero.* » Lettre du 16 octobre 1587 : *Epist. dec. XIIIX*, III, 6).

1575. Précisément, de 1575 à 1578, il résida à Overyssche et à Louvain. Ce fut donc à ce moment qu'il fit l'acquisition de l'édition princeps, et c'est grâce à elle qu'il put livrer au public dans les *Epist. quaest.* le résultat de ses premières recherches sur Velleius.

Il abandonna bientôt cet auteur pour des écrivains plus considérables et ne le reprit que vers 1587. L'année suivante, il l'expliqua publiquement à l'Université de Leyde (fin 1588 ou début 1589), et en fin de compte, il le publia en 1591 (Leyde, Raphel., 8°).

759 F 19. — Autre édition de *Velleius Paterculus*, Aldus junior, Venise, 1571. L'exemplaire est couvert de notes surtout exégétiques. A l'intérieur, il y a une lettre contenant des observations critiques qui ne sont pas de Lipse et me paraissent de Th. Canter.

En effet, Lipse, dans la lettre invoquée ci-dessus, s'informait si son ami ne possédait pas une bonne édition, et le 2 janvier 1588, il lui renvoyait l'ouvrage qu'il avait reçu en prêt¹. Ne serait-ce pas cette édition, la meilleure de toutes, que Canter aurait envoyée à son collègue ? On le croirait volontiers. Si Lipse se plaignait de l'insuffisance des vulgates comme l'édition de Rhenanus, il est naturel que Canter se soit efforcé de lui procurer le texte le plus fidèle. Ainsi s'expliquerait que l'édition lipsienne ne porte que les variantes d'Alde. L'auteur n'avait plus l'*editio vetus* qu'il avait utilisée dans ses premières recherches sur Velleius.

B) Prosateurs et représentants de l'érudition.

758 G 7. — *L. Apuleii Madaurensis opera omnia quae exstant*, Basileae, H. Petrus, 1533, 8°.

Apulée était goûté par Lipse à un double titre : il faisait étalage de connaissances variées et curieuses et répondait ainsi à l'idéal de sagesse universelle, rêve du philosophe encyclopédiste, et, d'autre part, il avait aux yeux de l'anticicéronien l'inappréciable mérite d'imiter Plaute et les archaïsants. Lipse appelait « enfants nus de l'école d'Arpinum » ces humanistes intransigeants qui faisaient de Cicéron leur seul maître et leur idole. Sans approuver la mièvrerie et l'élégance affectée qui déparent le style du prosateur africain, il est certain qu'il y trouvait beaucoup de bon et ne pardonnait pas aux cicéroniens le mépris dont ils l'accablaient².

1. *Epist. decad.* XIII, III, 8, p. 206.

2. *Id.*, II, 9, p. 196.

Tels furent sans doute les motifs qui engagèrent le savant belge à étudier de plus près un auteur aussi négligé et il se mit à l'œuvre avec l'ardeur qu'on lui connaît. Il s'en procura les éditions primitives et obtint de Victor Giselinus un manuscrit dont les leçons sont inscrites en marge du présent exemplaire.

C'est, je pense, entre 1577 et 1580 qu'il faut placer la date à laquelle ce codex devint la propriété de Lipse. Ce n'est que dans le livre I des *Electa* qu'il y est fait allusion¹. Il contenait les Florides et les Métamorphoses sauf l'épisode de Psyché et quelques autres passages. Retenu par des travaux plus importants, Lipse abandonna ses études sur Apulée et passa son manuscrit à un de ses élèves, P. Colvius de Bruges, auquel il confia en même temps la mission de faire une édition complète qui parut en 1588.

Nous avons la bonne fortune de posséder l'ouvrage que Colvius offrit à son maître :

758 G 8. — *L. Apuleii Madaurensis opera omnia quae exstant, emendata et aucta cura Petri Colvi Brugensis, cum ejusdem ad omnia uberioribus notis etc.*; Lugd. Batav., Rapheleng., 1588, 8°. Sur le feuillet de titre : Cl. V. Justo Lipsio doctori ductorique suo optime de se merito Petrus Colvius L. M. D. D.

Énumérant dans la préface ses instruments de travail, Colvius cite en effet le manuscrit de Giselinus, et parmi les éditions, une Veneta Lipsii, c'est-à-dire une édition ayant appartenu à Lipse, mais imprimée à Venise en 1488, et une édition de Bâle 1533. Peut-être s'agit-il du volume précédent. Il y a pourtant lieu d'en douter, car il porte en marge, outre les leçons du cod. Giselini, les variantes d'un autre manuscrit désigné par Msc. Bec. et ainsi nommé d'un certain Becichemus (Berchemus ?) auquel il appartient. On pourrait supposer que Lipse n'a collationné ce manuscrit qu'après 1588, date de l'édition de Colvius, et qu'il a ajouté ces leçons à celles du cod. Giselini sur l'édition de Bâle. Au surplus l'hypothèse est purement gratuite. N'est-ce pas aussi ce volume de 1533 qu'il envoya à Canter pour l'édition que ce savant projetait ? Toutes questions qui nécessiteront un jour de plus grandes recherches².

764 G 8. — *Auli Gellii Noctes Atticae*, ed. Gryphius, 1566, 12°.

1. Ch. VIII, p. 654 de l'édition de Wesel.

2. *Epistol. dec. XIII*, 1, 7.

Ce volume est un des plus intéressants de la collection. Lipse le possédait déjà lors de son séjour en Italie. En parcourant la bibliothèque Vaticane, il trouva quatre manuscrits (*libri vaticani*) de cet auteur et se mit à copier les variantes en marge de son édition gryphienne.

Sa recension fut hâtive et négligée, ses instruments de travail furent défectueux, ses conjectures trop nombreuses et trop hardies. Au fond, il n'est pas possible de dire si les *libri Vaticani* sont des manuscrits ou des éditions primitives, et ces indications vagues seraient un moyen pratique de trouver des leçons d'un codex inconnu dans des modifications de texte qui sont bel et bien des conjectures. Voici en effet une observation que j'ai faite : Obertus Gifanius, (Van Giffen), jurisconsulte belge, avait réuni les matériaux nécessaires à une édition nouvelle des *Nuits attiques*. Il s'était notamment mis en rapport avec le célèbre Muret à l'effet d'obtenir un manuscrit d'Aulu-Gelle que possédait Fulvio Orsini¹. Dans une de ses lettres au savant humaniste (1^{or} janvier 1569), Gifanius lui avait soumis deux conjectures faites au chapitre XIII du livre I et au chap. VII du livre II. La vulgate du premier texte portait : « scripsit ad magistrum ἀρχιτέκτονα molis Atheniensium... » Gifanius supprimait *molis*; le second texte était le suivant : « ... aut pro reo Catilinâ aliquo, aut C. Bibulo, aut P. Clodio caussam dicere ». Gifanius conjecturait *Tubulo* au lieu de *Bibulo*. Muret lui répondit que *Tubulo* était la leçon du ms. d'Orsini, mais que la première conjecture ne lui plaisait pas². Or, on trouve précisément les deux mêmes variantes proposées par Lipse, au chapitre X du livre I des *Antiquae lectiones*, à cette différence près que Lipse préfère la leçon ἀρχιτέκτονα *Moleatensium* extraite, dit-il, des *quattuor libri Vaticani*. Je ne sais si cette coïncidence entre la lettre de Gifanius et les remarques de Lipse est due au hasard ; mais si l'on considère que les deux observations faites dans une seule lettre sont reproduites dans le même chapitre d'une œuvre de Lipse, cette concordance paraîtra tout au moins étrange. Elle laissera plutôt croire que Lipse, qui se trouvait à Rome au moment où cette lettre fut écrite, en a reçu com-

1. C'est le Vatic. 3307; cf. P. DE NOLHAC, *La Bibliothèque de Fulvio Orsini*, p. 359.

2. Nous citons d'après les œuvres de Muret publiées par Ruhnken, 1789. *Epistol*, II, 8.

munication de Muret avec lequel il était en bons rapports, et en a fait un usage un peu incorrect, il faut le dire.

Ce n'est pas tout. Cette leçon ἀρχιτέκτονα *Moleatensium*; que notre auteur prétend avoir lue dans *quatuor libri Vaticani*, n'existe dans aucun manuscrit. En effet, Joh. Lud. Conradi, érudit du XVIII^e siècle, intrigué par cette singulière leçon, demanda à Lorenzo Zaccagni, custode de la bibliothèque vaticane, de s'assurer si des manuscrits d'Aulu-Gelle portaient réellement cette variante¹. Zaccagni les examina tous et ne la trouva dans aucun d'eux.

Reste la supposition très peu plausible (Conradi n'y avait même pas songé) que les quatre *Vaticani* seraient des éditions. Mais Gifanius et Muret en connaissaient le plus grand nombre. Comment auraient-ils ignoré cette singulière leçon qui devait figurer dans le texte de quatre d'entre elles et auraient-ils regardé une variante de ce genre comme une conjecture? L'hypothèse ne tient pas un instant debout. Il ne peut subsister le moindre doute : nous sommes en présence d'une conjecture donnée comme leçon imaginaire de manuscrits quelconques. Cette remarque reçoit une confirmation inattendue dans le texte du présent exemplaire où Lipse inscrivit ses variantes à Rome : la vulgate ἀρχιτέκτονα *molis Athen.* est conservée sans modification.

Quant à la conjecture *Tubulo*, elle paraît tout simplement empruntée à Van Giffen.

Revenu en Belgique, Lipse abandonna un certain temps son Aulu-Gelle et ne le reprit qu'un peu avant la publication des *Epistolicæ quaestiones*. Giselinus lui avait communiqué un manuscrit fragmentaire qui ne contenait qu'une partie du livre IX², mais il était excellent. Presque toutes ses leçons correspondent au texte définitif élaboré par Hertz (1868, 1886) et revu par Hosius en 1903.

A l'encontre de Hertz, je ne pense pas que Lipse ait aussi collationné ou du moins vu le *codex Buslidianus* aujourd'hui perdu. Il n'en donne que deux ou trois leçons, et dans l'exemplaire annoté je ne trouve que quelques leçons nouvelles désignées par la sigle v. B. (vetus Buslidianus). S'il avait eu ce manuscrit en sa possession, Lipse ne se serait pas borné à en copier quelques variantes, il

1. Éd. de Gronov, Lipsiae 1762. Dedicatio, p. xviii seq.

2. Jusqu'au chapitre XIII, on distingue très bien cette écriture, plus récente, des notes jaunies et presque effacées que Lipse avait prises à Rome.

en aurait fait une étude complète. Ces variantes lui ont été probablement communiquées par Carrion.

Le texte était enfin constitué, Plantin se disposait à le confier à ses presses, lorsque Juste Lipse le retira brusquement. Il venait d'apprendre que l'édition de Gifanius était prête et allait être publiée (1582). Mais l'édition de Gifanius ne parut pas, on ne sait pour quel motif, et celle de Lipse demeura également inédite.

763 E 15. — Édition d'*Aulu-Gelle*, s. l. n. d. 4^o.

Des notes de différents personnages parsèment ce volume. On y reconnaît surtout la main d'Erycius Puteanus, élève et successeur de Juste Lipse dans la chaire d'histoire à Louvain. Comme Erycius Puteanus s'appliqua quelque temps en Italie (de 1597 à 1603 environ) à la critique d'Aulu-Gelle, on pourrait admettre que son maître l'avait chargé de publier l'édition abandonnée en 1582.

763 F 1. — Autre édition d'Aulu-Gelle, Lyon, Mathias Bonhomme, 1571, 4^o. Dépourvue d'annotations.

763 G 18. — *M. Tullii Ciceronis epistolae ad Atticum*, éd. de Paul Manuce avec les notes de Lambin, Anvers, 1547.

Dans sa jeunesse, Lipse était un adepte fervent de Cicéron. Le style des « *Variae lectiones* » est cicéronien, et sa perfection atteste combien le jeune écrivain devait être familiarisé avec les œuvres du grand orateur. En Italie, il fut l'admirateur des Cicéroniens Muret et Paul Manuce. Il collationna avec ardeur les manuscrits de Cicéron que renfermait la bibliothèque Vaticane, et Manuce, charmé de son zèle, lui remit un manuscrit des lettres à Atticus qui provenait du cardinal Bessarion¹.

Ce sont les variantes de ce manuscrit que Lipse a transcrites en marge des pages. Car la sigle V. M. ne peut signifier autre chose que *Vetus Manutii*. C'est une copie du *Mediceus*, d'après Orelli. Lipse consulta aussi les codices interpolés du Vatican : presque tous sont sans valeur².

763 F 12. — *Nonii Marcelli de proprietate sermonum*, Hadr. Junius, Plantin, 1565.

Cette édition fut annotée par Lipse, durant son séjour à Rome,

1. *Antiqu. lect. lib. IV*, ch. 19.

2. Il y en a 14. Voy. PLATNER, *The manuscripts of the letters of Cicero to Atticus in the Vatican library* (*American Journ.*, XXI, n^o 4, p. 420-32). Des remarques de Lipse sur les lettres de Cicéron sont encore conservées dans un manuscrit de l'Université de Leyde (*Catal. Gronov.*, n^o 518).

à l'aide d'un manuscrit qu'il appelle *Vetus Vaticanus*¹. Il faut avouer qu'il abandonne beaucoup à la critique divinatoire.

Déjà il s'était occupé de Nonius dans son premier ouvrage *Variae lectiones*; mais, faute de manuscrits, il avait dû se borner à des conjectures.

761 D 10. — *L. Annaei Senecae de vita beata*, Louvain, Masius, 1598.

761 D 11. — *L. Annaei Senecae de divina providentia*, eod. loc., 1600.

761 D 12. — *L. Annaei Senecae de brevitute vitae ad Paulinum*, 1600.

761 D 13. — *L. Annaei Senecae de tranquillitate vitae*, eod. loc., 1600.

761 D 14. — *L. Annaei Senecae Consolatio ad Helviam*, eod. loc., 1602.

Chacun de ces opuscules est couvert d'explications serrées, parmi lesquelles émergent par ci par là des notes critiques.

On peut se rendre compte de l'intérêt que Lipse avait voué au moraliste latin et du soin avec lequel il l'avait étudié, car sa doctrine formait presque seule la base du système philosophique du maître belge. Avec beaucoup d'habileté, Lipse introduisit peu à peu les théories du Portique dans la place occupée autrefois par Aristote. Trouvant le terrain bien préparé par les guerres et les désastres dont sa patrie était le théâtre, il publia tout d'abord le traité de la Constance, qui a une teinte de morale stoïcienne très épurée et très christianisée². Le succès de son premier ouvrage l'engagea à persévérer dans ses desseins, et il donna, vers la fin de sa vie (1604), sa *Manuductio ad philosophiam stoïcam* qui, comme

1. On ne saurait identifier ce manuscrit. Les *Vaticani* de Nonius Marcellus sont les nos 1554-1558, 2916, 3418 (éd. de L. MUELLER, 1888, t. II, p. 312-313).

2. Il est inutile de rappeler le succès de la Constance. Elle eut 48 éditions; il en existe 3 traductions flamandes, 16 traductions françaises, 5 traductions allemandes, une traduction espagnole, 4 traductions polonaises, 2 traductions anglaises (van der Haeghen et Van den Berghe, Bibliogr. lipsienne). Je me contente de signaler une traduction inédite à la bibliothèque de Châlons-sur-Marne (*Catal. des mss. des bibl. publiques de France*, t. III, n° 268) : Juste Lipse, de la Constance, traduction dédiée à une dame de mérite. Dédicace signée H. D. U. M., xvii^e siècle.

Un autre manuscrit de la Bibl. Sainte-Geneviève à Paris (n° 1372; Journal d'extraits de divers auteurs) renferme notamment des morceaux de la Constance de Lipse. Il est de la 1^{re} moitié du xviii^e siècle.

l'indique le titre, est nettement et hardiment stoïcienne. Les traités qui nous occupent ont évidemment servi à l'élaboration de la *Manuductio* et au commentaire de Senèque : les dates d'impression nous l'indiquent suffisamment.

762 F 16. — *C. Plinii Caecilii epistolae*, ed. Gryphius, 1539, 8°. Notes insignifiantes. A part le Panégyrique de Trajan, Lipse ne s'est presque pas occupé de Pline le Jeune.

762 F 5. — *M. Fabii Quintiliani oratoria institutio*, Anvers, Joann. Lœius, 1548.

Textes et passages soulignés. Comme Quintilien a été le vademecum des humanistes, il est à présumer que l'*Institutio oratoria* de Juste Lipse quand il professait la rhétorique à Iéna. Le « de recta pronunciatione linguae latinae » est aussi tributaire de Quintilien.

765 C 1. — *Sidonii Apollinaris opera*, Bâle, Baptista Pius.

Quelques conjectures. Ces notes furent copiées par Juste-Lipse lui-même et envoyées au P. Fronton du Duc et, par son intermédiaire, au P. Sirmond pour l'édition que celui-ci préparait et qui parut en 1614¹.

765 D 9. — *Rei militaris scriptores, Vegetius, Aelianus, Frontinus*, à Francisco Modio, Cologne, 1580, 8°. Sans notes.

Végèce et les écrivains militaires ont servi à Lipse pour élaborer ses grands travaux sur les machines de guerre et l'art des sièges chez les Romains².

763 E 1. — *P. S. Festi de verborum significatione*, éd. de Scalliger. P. Santandreas, 1575.

Il y a plusieurs conjectures de Lipse différant du texte de Scalliger dont les variantes sont désignées par S. Plusieurs de ces

1. Ces notes sont conservées à la Bibliothèque nationale de Paris, nouv. acq. latin. n° 1554 : Ad Sidonium notulae. Paginae respondent editioni Basileensi a Baptista Pio. Ces conjectures n'ont guère été utilisées par Sirmond. Vers la même époque, André Schott s'occupait de Sidoine Apollinaire. Il a fait la collation de deux manuscrits, le *Vaticanus* 3421 et le *Parisinus* 9551 de la Bibl. nationale (F). Ses notes sont conservées à la Bibliothèque de l' Arsenal sur une édition de Pius. Voy. dans les *Mélanges Graux* l'article de M. E. CHATELAIN qui identifie un des manuscrits de Schott avec le *Vaticanus*. J'ai pu, par la comparaison des textes, reconnaître le *Paris.* 9551 dans le second codex (*ms. Amaritonis*) utilisé par le savant jésuite.

2. *J. Lipsi Poliorceticon libri V*, Anvers, 1596, 4°. — *De militia Romana*, Anvers, 1595, 4°. Sur cette édition des *Rei mil. scriptores*, voy. l'éd. d'Oudendorp, Frontin, 1731, p. 7, ad lectorem.

conjectures ont paru au livre III des *Epist. quaest.* Lipse avait été frappé autant que les modernes du talent divinatoire déployé par Scaliger dans son admirable édition ¹.

C) Poètes.

755 G 24. — *M. Annaei Lucani de bello civili vel Pharsaliae libri X*, éd. Th. Pulmann. Anvers, Plantin, 1576.

Lipse a souligné des allusions aux circonstances de la vie de Lucain, aux progrès de sa haine pour Néron, ou des passages qui l'intéressent, p. ex. les deux beaux vers du livre IX :

O sacer et magnus vatum labor, omnia fato
Eripis et populis donas mortalibus aevum.

Ces observations sont le résultat d'une lecture attentive. On s'aperçoit que Lipse connaît Lucain; mais je pense qu'il lui a plutôt servi à titre documentaire. Ses descriptions d'armées et de batailles fournissaient à l'ardent chercheur beaucoup de détails sur les antiquités militaires de Rome. Aussi les citations de Lucain et Verrius Flaccus sont-elles abondantes dans le *de Militia Romana* et dans *Poliorecticon lib. V*. J'ajouterai aussi que les hautes pensées du stoïcisme traduites éloquemment par l'auteur de la Pharsale captivaient le philosophe moderne. Il reconnaît que le Caton du poème s'exprime en vrai stoïcien (*Μάλα Στοικῶς*) ².

755 H 8. — *T. Lucretii Cari de rerum natura libri sex*, éd. de Lambin. Paris, 1565, 16°. Quelques conjectures insignifiantes.

Nous devinons facilement la raison pour laquelle Lipse a étudié soigneusement le poème de Lucrèce. Il en avait besoin pour opposer la doctrine d'Epicure à celle du Portique, surtout les théories de la formation et de la transformation des êtres et des éléments, de l'existence et du caractère du principe vital, etc.; aussi le cite-t-il très souvent dans l'exposé de la physiologie des Stoïciens.

755 H 30. — *M. Valerii Martialis epigrammaton libri XII*, éd. d'Hadrianus Junius. Anvers, 1568, in-16.

Au bas, on lit : *Janus Dusa Nordovic Jano Hauteno S. D. D.*, et Hautenus lui-même a écrit : *et ipse Lipsio*. L'exemplaire con-

1. Lipse appelle Scaliger *daemonium hominis* (*Ep. quaest.*, III, 20).

2. *Manuductio ad phil. stoicam*, libr. III, dissert. 4.

tient quelques conjectures que Lipse y inscrivit avant la publication des *Epistolicae quaestiones* (1577)¹.

757 G 7. — *A. Persii satyrarum liber I. D. Junii Juvenalis satyrarum lib. V. Sulpitiae satyra 1.* Paris, R. Estienne, 1585, 8°.

Subscription lacérée *Just. Lipsio V...* (probabl. *V. C. P. Pithoeus*).

758 F 27 (2^{ème} partie). — *A. Persii Flacci satyrarum liber I. D. Junii Juvenalis satyrarum libri V*, avec notes de Pulmann. Anvers, 1565.

Suscription : *ex donatione Plantini*.

C'est sur le second exemplaire que Lipse écrivit les variantes du manuscrit de Juvénal que lui avait prêté P. Divaeus. Les leçons en sont en effet indiquées par V. D., c'est-à-dire : *vetus Divaei*. Ce manuscrit est d'importance médiocre ; il paraît une copie interpolée du *Pithoeanus*, le manuscrit principal.

Lipse parcourut également plusieurs codices appartenant à son ami L. Carrion².

En 1585, Pierre Pithou lui envoya l'excellente édition des deux poètes qu'il venait de publier. Lipse y a encore noté quelques conjectures sans importance. Il est à remarquer toutefois que Perse fut beaucoup moins goûté par notre savant ; s'il l'a lu, il n'a nulle part, à notre connaissance, exercé ses talents de critique sur le texte des Satires.

L'étude de Juvénal se place entre les *Antiquae* et les *Epistolicae quaestiones*, donc entre 1577 et 1580.

760 C 1. — *Ovidii Fasti*, editio Aldina. — M. de Vries, conservateur de la section des manuscrits à la bibliothèque de l'Université de Leyde, a le premier identifié les notes critiques qui couvraient les marges de cette édition avec le *Codex Zulichemianus*, d'une incontestable importance pour l'établissement du texte d'Ovide (*Fastes*), importance que Nicolas Heinsius fut le premier à constater. De nos jours, Peter et Merkel ont confirmé l'opinion de leur illustre prédécesseur, et le *cod. Zulichemianus* n'a pas été négligé³.

1. *Epist. quaest.*, I, 5. Les notes de Lipse sur Martial se retrouvent dans une édition publiée à Amsterdam, Maire, 1619 (Scriverius).

2. *Epist. quaest.*, IV, 25.

3. *Berliner philol. Wochenschrift*, 1890, 27 septembre, col. 1232.

759 C 12. — *L. Annaei Senecae tragoediae* ex bibliotheca M. Antoni Delrio, s. l. n. d.

Exemplaire incomplet du texte des tragédies, encadré des remarques de Lipse et accompagné de notes d'un autre manuscrit que le sien. C'est, semble-t-il, le volume en marge duquel Lipse avait inscrit les variantes du *Melisseus*¹ envoyées à F. Raphelengius pour son édition des tragédies. Les leçons d'une main différente proviennent probablement du cod. Ortelianus et ont été ajoutées à celles du *Melisseus* par Raphelengius lui-même. Les notes furent publiées séparément en 1588. L'édition complète parut à Leyde et à Anvers en 1589; elle fut réimprimée la même année à Heidelberg. Les notes de Lipse ont encore figuré dans d'autres éditions citées par la Bibliographie lipsienne et notamment dans une édition de 1716 (Delft, 4°).

En collationnant pour la première fois le *Florentinus*, manuscrit principal, Gronov² s'aperçut avec surprise que beaucoup de corrections de Lipse concordait avec le texte de son manuscrit. Aussi reconnut-il hautement l'importance des travaux critiques de son illustre prédécesseur, faisant ainsi justice des attaques auxquelles ils avaient été en butte de la part des érudits qui trouvaient ses conjectures trop audacieuses. Je trouve encore dans l'édition Lemaire cette phrase significative : « Nullus criticorum, excepto forsan Gronovio, plura in nostro restituit et felicius (quam Lipsius). »

Chose curieuse : une étude approfondie du *Melisseus* a prouvé que c'était un manuscrit interpolé, corrigé arbitrairement sur le *Florentinus* (*Etruscus*) ou un de ses parents (recension E). Il a la même origine que M (palimpseste *Ambrosianus* D 276 f°) et que N (*Vatican.* 1769). Il n'a aucune valeur et les dernières recherches de Peiper et Richter (1902) confirment les observations déjà émises dans le même sens par Leo dans son édition de 1879³.

757 E 3. — Exemplaire des *Tragédies*, éd. de 1588, avec d'autres notes de la main de Lipse.

Il est assez étrange d'observer qu'on trouve dans le précédent

1. Ainsi nommé du poète latin Paulus Melissus, qui l'avait prêté à Lipse. Il est aujourd'hui perdu.

2. En 1662, Amsterdam, préface.

3. Édition des *Tragédies*, préface, p. 13-15.

exemplaire certaines leçons du *Melisseus* que ne contient pas celui-ci.

Ainsi : Hercule Furieux,

| | | | | |
|--------|-------------------|--------|--------------------|----------|
| V. 38 | <i>lec. vulg.</i> | tingit | <i>vetus Lips.</i> | tinguit. |
| V. 33 | » | » | crescit malis | » |
| V. 62 | » | » | terna monstri | » |
| V. 129 | » | » | septem stellis | » |
| V. 458 | » | » | nam latuit infans | » |

Ce sont sans doute là les traces d'une recension plus complète faite après l'édition de 1588 et destinée aux éditions subséquentes.

En tout cas, on lit, beaucoup de leçons inédites du *Melisseus* qu'il serait peut-être bon d'examiner à l'effet de déterminer définitivement la valeur de ce singulier manuscrit.

Les notes s'arrêtent au v. 1782 de l'Hercule sur l'Oeta.

758 F 27. — (2^e partie du vol.) — *Petronii Arbitri Massiliensis Satyrici fragmenta* restituta et aucta e bibliotheca Joannis Sambuci. Anvers, 1565, 8^o.

Suscription : *ex donatione Plantini.*

Il n'y a pas de notes. Lipse a pourtant lu le banquet de Trimalcion. Le style de Pétrone, son élégance, sa finesse le frappaient, son immoralité ne le choquait pas : « Les tableaux lubriques de Pétrone, écrivait-il à P. Pithou, ne font pas plus d'impression sur moi que la barque ne laisse de traces sur l'eau qu'elle vient de traverser¹. » Et pourtant, ajoutait-il avec amertume, il y a des gens qui voudraient que l'œuvre de l'« Arbitre » eût disparu totalement. Le savant belge avait fait sur le texte du banquet quelques conjectures insérées dans les *Antiquae et epistolicae quaestiones*. Ces notes ont été reproduites dans l'édition de Burmann, Utrecht, 1709, 4^o.

D) **Auctores recentiores.**

765 C 13. — *Lud. Carrionis emendationum et observationum liber primus et secundus*, Paris, 1583, 4^o.

La liaison de Lipse et du philologue brugeois datait de leur jeunesse, quand ils étudiaient ensemble les belles-lettres sous la direction de Cornelius Valerius, consultaient les manuscrits du

1. *Epist. quaest.*, III, 2.

collège Buslidien et se communiquaient leurs idées ou leurs recherches sur les textes des auteurs anciens¹.

Aussi l'érudition et l'amitié dévouée de Carrion furent plus d'une fois d'un grand secours au jeune auteur des « *Variae lectiones* »². Leurs rapports continuèrent après le départ de Carrion pour Paris et nous en avons une preuve dans ce volume offert par Carrion à son condisciple maintenant illustre en témoignage d'estime et d'admiration.

766 D 11. — *Nic. Clenardi institutiones et meditationes graecanicae*. Leyde, 1587, 8°.

Lipse possédait et étudiait ce modeste livre dont le succès fut si grand qu'il assigne à son auteur une place des plus honorables parmi les pédagogues du xvi^e siècle. Ce fut pendant longtemps le manuel où les étudiants s'assimilèrent les préceptes de la langue grecque présentés par l'auteur sous la forme la plus agréable et la plus aisée. Lipse n'aimait pas les lourdes grammaires bourrées de règles et de citations. Il avait même projeté d'écrire une grammaire latine, courte, précise, claire, à l'usage des jeunes gens de toute la Belgique. La grammaire grecque de Clénard était digne de lui servir d'exemple : « Luculenta et compendiosa, lumineuse et concise, écrit M. A. Roersch, telles sont les épithètes que Clénard donne lui-même à une partie des *Institutiones*. Ce sont celles que nous pouvons décerner à notre tour à son œuvre toute entière. En effet, elle se recommande par la clarté et la brièveté³. » Qui sait si Juste Lipse n'a pas songé à composer son manuel latin sur le modèle de ce petit volume qui réalisait si bien les conditions d'une bonne grammaire⁴? Le nombre considérable de passages soulignés atteste l'importance qu'il y attache et porte à croire qu'il a étudié dans le volume de Clénard le peu qu'il savait de grec. Il n'a jamais tenu le grec en haute estime, il

1. *Variar. lect.*, II, 5 : « Hanc conjecturam meam cum ad L. Carrionem Ic. eruditum hominem et multis officiis mihi conjunctissimum retulissem, miratus est etc. »

2. Id. I, 13. Carrion communique à son ami une leçon d'Aulu-Gelle qu'il a découverte dans le *Buslidianus Codex*.

Cf. *Epistol. quaest.* : lettres à Carrion, I, 7; II, 2; II, 24; III, 5; III, 15; III, 23.

3. V. CHAUVIN et A. ROERSCH, *Étude sur la vie et les travaux de Nicolas Clénard*, Bruxelles, 1900, p. 68.

4. Cette hypothèse m'est suggérée par la comparaison de deux dates, celle du projet émis par Lipse en 1583 et la date de l'édition des *Institutiones*, 1587.

pensait que sa connaissance était utile, mais non pas nécessaire. Un moment vint où il dut changer d'avis. Quand il fallut interpréter l'histoire de Polybe, il s'aperçut combien il se trompait.

Il y a aussi à Leyde quelques œuvres de Lipse annotées par l'auteur lui-même au cours de recherches plus approfondies. Ces traités n'ont qu'un intérêt purement archéologique et je me borne à les signaler. Pour plus amples détails, on consultera la *Bibliographie lipsienne*.

Ces éditions sont les suivantes :

766 D 7. — *Antiquae lectiones*, 1575.

766 D 6. — *Epistolicae quaestiones*, 1577.

766 D 5. — *Electorum libri II*, 1580.

765 B 19. — *Saturnalium sermonum libri II*, 1582, 4°.

765 B 18. — *De Vesta et vestalibus Syntagma*, 1603.

765 B 17. — *Poliorceticon...*, 1596.

765 B 16. — *De Militia Romana*, 1595.

Th. SIMAR,

Munich, novembre 1907.
